

SAINTE RICHARDE

PAR

L. WINTERER.

RIXHEIM

Imprimerie de A. SUTTER

—
1889

SAINTE RICHARDE

PAR

L. WINTERER.



RIXHEIM
Imprimerie de A. SUTTER

—
1889

SAINTE RICHARDE.

Non loin du mont Sainte-Odile s'ouvre le délicieux vallon d'Andlau. Le pèlerin qui a prié devant les reliques de la patronne de l'Alsace, aime à se rendre à l'ancienne église abbatiale d'Andlau pour y vénérer les reliques de sainte Richarde. Depuis longtemps la piété de nos pères a uni les noms de sainte Odile et de sainte Richarde, que l'histoire de nos saints n'a jamais séparés. Il existe entre les deux saintes des liens de famille ; la vénération de l'une a inspiré et fortifié l'autre ; par des voies diverses Dieu les a conduites au même but. L'Alsace reconnaissante se souvient davantage de sainte Odile. Qu'elle n'oublie pas la douce sainte Richarde !

I.

Origine de sainte Richarde.

Sainte Richarde appartient à l'Alsace par son origine, par une grande partie de sa vie et par sa

mort. La légende l'a fait venir d'outre-mer, comme plusieurs de nos saints; mais elle est née vraisemblablement dans la basse Alsace, vers l'an 840. Son père était le comte du Nordgau Erchangier ou Erchangart, de la famille des anciens ducs d'Alsace, c'est-à-dire de la famille qui nous a donné sainte Odile.

Le siècle de sainte Richarde était un des plus agités, et l'Alsace éprouvait d'autant plus violemment le contre-coup de cette agitation que les successeurs de Charlemagne venaient souvent résider dans leurs palais de Kirchheim et de Marlenheim. C'est en Alsace que les fils de Louis-le-Débonnaire avaient trahi leur père peu d'années avant la naissance de Richarde. A tous les troubles de la dernière moitié du neuvième siècle vinrent se joindre les invasions des Normands, à l'ouest, et les invasions des Sarrasins, au sud. Pour comble de malheur, le sceptre impérial tomba dans des mains de plus en plus faibles. Dieu qui ne délaissa pas les nouvelles nations chrétiennes, leur donna des saints.

Richarde hérita de ses parents une foi pleine de vigueur et le plus noble dévouement. Le temps où elle vécut imprima à son âme une grande énergie. L'école du cloître, à laquelle ses parents la confièrent, lui donna l'amour de la solitude et développa son instruction jusqu'au point de l'initier à la poésie latine.

II.

Richarde sur le trône.

Très-jeune encore Richarde fut jugée digne de s'asseoir sur un trône. Elle devint l'épouse de Charles-le-Gros et continua l'ère des Clotilde, des Radegonde, des Bathilde, de ces femmes qui furent si grandes parce qu'elles étaient si saintes. Nous les rencontrons dans ces temps de passions violentes presque comme des apparitions célestes, messagères de paix, de douceur et de pureté. Par elles, la sagesse de Dieu avait toujours une voix dans le conseil des hommes, et la faiblesse opprimée trouvait un recours contre la force.

Charles-le-Gros était un prince faible, appelé à régner dans un temps où le bras fort d'un Charlemagne aurait à peine suffi. Grâce aux circonstances qui le favorisèrent d'une manière surprenante, il arriva néanmoins au faite du pouvoir et parvint, après la mort de ses frères, à retenir sous son sceptre les pays qui avaient fait partie de l'empire de son grand aïeul. Le pape Jean VIII le couronna empereur en 881. Richarde l'accompagna à Rome.

Assurément, si l'ambition avait jamais trouvé place dans l'âme de l'impératrice, elle eût été au comble de ses vœux, mais les honneurs n'éblouissent pas des saints. Richarde nous a révélé elle-même plus tard combien l'ambition avait été impuissante à la séduire. Du reste, la couronne royale qu'elle portait

depuis longtemps n'avait pas été moins douloureuse pour elle qu'une couronne d'épines. Il suffit de jeter un regard sur les évènements qui s'accomplirent autour d'elle, pour comprendre ce qui devait se passer dans son âme si tendre et si élevée. Elle alla d'alarmes en alarmes, et, pendant que la pensée du ciel dominait dans toutes ses aspirations, elle se vit livrée aux plus vives sollicitudes de la terre. Que de fautes et de faiblesses elle dut réparer ! Que d'intrigues elle dut déjouer !

III.

Richarde fonde l'abbaye d'Andlau.

Richarde soulagea son cœur en créant des fondations pieuses, principalement en Alsace, ou en contribuant à ces fondations. Divers documents constatent combien, sur ce point, l'influence de sa vertu et de sa piété était puissante sur Charles-le-Gros. C'était encore le temps où les princes et les princesses pensaient n'avoir pas assez fait pour Dieu s'ils n'avaient doté des églises ou fondé un couvent.

Nous pouvons comparer les fondations pieuses d'autrefois aux œuvres que nous voyons surgir de nos jours pour le soulagement de la misère humaine. En même temps qu'elles étaient un acte de piété, elles exerçaient l'influence la plus salutaire, et on pouvait les appeler un véritable bienfait social. Presque toutes ces fondations ont une histoire extra-

ordinaire très-touchante ; nous y voyons Dieu qui intervient, par ses anges ou par ses saints, soit pour inspirer les fondations, soit pour les ratifier.

La fondation la plus importante de sainte Richarde fut celle de l'abbaye d'Andlau. Chaque fois que la sainte, lors d'un séjour en Alsace, éprouvait un besoin plus grand de se fortifier ou de se soulager auprès de Dieu, elle se rendait à Hohenbourg, elle allait prier près du tombeau d'Odile, sa sainte et glorieuse parente. Une même pensée se présentait alors toujours à elle comme une consolation et une espérance ; c'était la pensée de créer un couvent semblable à celui d'Odile : âme contemplative et pure, elle songeait à ouvrir à d'autres âmes pures et contemplatives un asile qui serait aussi un asile de charité. Or, un jour qu'elle priait plus intimement à Hohenbourg, elle eut une vision. Une voix mystérieuse lui apprit que Dieu bénissait son projet de fonder un monastère ; la voix désigna même l'endroit choisi pour le monastère dans les desseins de la Providence. Celui-ci devait s'élever non loin de Hohenbourg, dans une terre où Richarde verrait une ourse, entourée de ses petits, creuser le sol.

Le cœur de la sainte surabonda de paix et de joie. Elle descendit la montagne du côté du val d'*Eléon*, aujourd'hui le val d'Andlau. A l'extrémité d'une sombre forêt, elle aperçut l'ourse de la vision qui creusait la terre et qui ne se hâta pas de fuir à l'approche de Richarde et de sa suite. Les bêtes fauves qui interviennent souvent dans l'histoire des

anciens monastères, n'avaient pas coutume de fuir devant ceux qui venaient au nom de Dieu.

A quelque temps de là bien des arbres de la forêt, maintenant remplacée par la petite ville d'Andlau, étaient tombés; une église et un humble monastère s'élevèrent. Dans l'enceinte de l'église Richarde fit construire une crypte, une de ces chapelles souterraines où la piété de ces temps, avide de silence et de solitude, venait s'abîmer dans le recueillement.

On voit encore aujourd'hui cette crypte dix fois séculaire, et au milieu de la crypte on aperçoit l'endroit marqué par l'ourse. Pendant plusieurs siècles Andlau entretint un ours vivant dans l'enclos de son abbaye pour perpétuer le souvenir de la vision de sainte Richarde. Les boulangers qui fréquentaient le marché de la ville, devaient fournir chacun un pain par semaine pour la nourriture de l'animal. Un accident fit remplacer l'ours vivant par un ours en pierre.

Le monastère était à peine terminé que celles qui devaient l'habiter se hâtaient d'arriver des deux rives du Rhin. A l'appel de Richarde, de nobles vierges abandonnèrent le manoir de leur père et accoururent : les unes quittaient de grands honneurs, d'autres renonçaient aux plus belles espérances selon le monde, toutes faisaient joyeusement le sacrifice de leur jeunesse.

Ce fut vers l'an 879 que l'abbaye d'Eléon fut fondée. Le 10 juillet 880, Charles-le-Gros confirma

dans les termes les plus tendres une donation faite à l'abbaye par son épouse très-chère (*Richarda dilectissima conjux nostra*). Quand Richarde pria dans la crypte d'Eléon, elle se sentait heureuse comme à Hohenbourg. Ce bonheur était-il sa première récompense ? N'était-il pas un de ces secrets pressentiments que la Providence ménage à ses élus ? Quelque voix de l'âme ne disait-elle pas à la sainte qu'elle venait de s'ouvrir un asile à elle-même en l'ouvrant à d'autres ?

IV.

Richarde impératrice.

Les douleurs que Richarde avait rencontrées comme reine, elle les retrouva toutes comme impératrice. L'année même du couronnement de l'empereur à Rome est appelée par un historien l'année terrible, tant la situation était pleine de trouble presque dans toute l'étendue de l'empire. Les angoisses de l'impératrice étaient souvent extrêmes ; on savait que son dévouement était celui des saints, et l'on faisait appel à ce dévouement. C'est par Richarde que Jean VIII demanda que l'impératrice Angelberge, la veuve infortunée de Louis II, fût mise en liberté ; c'est par elle que ce pape infatigable implora au moment suprême le secours de l'empereur contre les incursions des Sarrasins. La lettre suppliante du pape peut nous donner une idée des malheurs du temps.

« Les angoisses nous agitent sans cesse et nous brisent, écrivit Jean VIII. ¹⁾ Nous gémissons, nous versons des torrents de larmes, nous sommes plongé dans l'affliction en voyant les Sarrasins, les ennemis du nom chrétien, changer sous nos yeux le pays en un désert. Nous ne trouvons plus le sommeil et nous ne prenons presque plus de nourriture. . . . Nous sommes pressé de toute part, notre situation est devenue intolérable, et nous n'apercevons de secours ni du côté de notre fils spirituel l'empereur, ni d'aucun autre côté. . . . Si Dieu ne nous sauve par un miracle, notre état sera désespéré, nous serons réduit à demander la paix, nous tomberons sous le joug des ennemis; nous serons, à n'en pas douter, jeté en prison et impitoyablement massacré. . . . Ecoutez nos gémissements et suppliez à genoux, au nom de Dieu et par les saints Apôtres, notre fils spirituel l'empereur de renvoyer à un temps meilleur d'autres affaires et de venir au secours de sa sainte mère, si profondément humiliée et sur le point d'être écrasée. . . . »

Ce cri de détresse parvint à Charles-le-Gros par sainte Richarde; l'empereur n'y fut pas insensible, mais, par suite de son indécision, la catastrophe prévue par Jean VIII ne fut point conjurée. Tel était ce faible empereur; les événements le dominaient presque toujours, en attendant qu'il devînt le jouet des factions. Il s'agitait beaucoup: l'histoire nous

¹⁾ Baronius. Joannis VIII annus 10, Christi 882.

le montre tantôt sur un point de son trop vaste empire, tantôt sur un autre, mais il était incapable d'une résolution ferme et énergique ; au moment où il semblait sur le point de frapper un coup décisif, on le vit tout-à-coup hésiter ou reculer lâchement.

La tradition pieuse d'Andlau parle d'un pèlerinage de Richarde à Rome et à Jérusalem, d'où la sainte aurait rapporté de nombreuses et très précieuses reliques. Rien ne nous empêche d'admettre ce pèlerinage. Grâce au prestige du nom de Charlemagne, les Musulmans, maîtres de Jérusalem, n'empêchaient pas à cette époque les pèlerins chrétiens de venir s'agenouiller au Calvaire ; et c'est en priant et en pleurant sur la voie douloureuse suivie par le Sauveur des hommes que Richarde pouvait le mieux trouver la force dont elle avait besoin pour continuer sa voie douloureuse à elle, qui allait de plus en plus lui apporter les plus poignantes angoisses.

V.

Richarde est calomniée.

Le pèlerinage de sainte Richarde ne peut avoir eu lieu qu'après l'année 882 ; c'est au mois d'août de cette année que Jean VIII lui adressa la lettre qui vient d'être citée. Au retour du pèlerinage Richarde aurait constaté avec effroi l'affaiblissement de la santé et des facultés intellectuelles de l'em-

pereur. Quoi qu'il en soit, les évènements allaient se précipiter. L'issue humiliante de la campagne entreprise en 886 par Charles-le-Gros contre les Normands qui assiégeaient Paris, fit éclater le mécontentement. On était aux premiers jours d'octobre quand l'empereur vint camper sur les hauteurs de Montmartre. « Nous le vîmes, dit le moine Abbon, entouré de guerriers appartenant à cent peuples différents d'armes et de langage, aussi brillants que les étoiles qui resplendissent à la voûte du ciel. » Du premier choc, son avant-garde balaya toute la rive droite de la Seine et tua trois mille Normands. Charles franchit le fleuve à la suite des vaincus et l'on s'attendait à une attaque décisive contre leur camp retranché. L'empereur n'eut pas le courage de l'entreprendre ; il préféra négocier avec les barbares et consentit à leur payer sept cents livres d'argent.

L'explosion de l'indignation publique contre ce honteux marché ne tarda pas, et il advint alors ce qui arrive toujours à l'heure de l'adversité : tous les mécontents se levèrent à la fois. On s'en prit d'abord au chancelier de l'empire, à Liutward, évêque de Verceil, qui avait joui jusque-là de toute la confiance de l'empereur. Bientôt les ennemis du chancelier devinrent les ennemis de l'impératrice, qui vénérât l'évêque et honorait le serviteur fidèle en Liutward. Ils eurent une pensée d'enfer ; ils allèrent jusqu'à suspecter la vertu de la sainte, et ils ne reculèrent pas devant la calomnie qui était pour elle la plus

amère de toutes. Charles-le-Gros, qui avait été faible jusqu'à la lâcheté devant les Normands, fut faible jusqu'à l'iniquité devant les calomnieux. Il prêta l'oreille à la calomnie. Heures d'une amertume sans fond, pourquoi n'épargnez-vous pas les âmes les plus pures ? La douleur de Richarde fut immense : tant d'années de vertu, de dévouement et d'héroïque fidélité, n'avaient-elles donc pu la protéger ?

VI.

Le jugement de Dieu.

Dieu garde l'innocence, et les voies de sa providence sont souvent pleines de mystère. L'impératrice dut comparaître devant une réunion des grands de l'empire au palais de Kirchheim. Là l'empereur, croyant appuyer l'accusation, rendit involontairement l'hommage le plus inattendu à la vertu de son épouse : il déclara avoir toujours respecté sa virginité. Richarde, de son côté, attendant de Dieu un témoignage encore plus éclatant, s'offrit à prouver son innocence par *l'épreuve du feu*.

Nos lecteurs n'ignorent pas combien il fut difficile, après la conversion des peuples de race germanique, de déraciner certains usages païens. De ce nombre étaient les épreuves judiciaires ou jugements de Dieu, que l'on rencontre encore après le siècle de sainte Richarde. Ces épreuves judiciaires repo-

saient sur la supposition erronée de la nécessité d'une intervention divine immédiate et déterminée en faveur de l'innocence méconnue. Pour établir l'innocence d'un accusé Dieu a donné aux hommes des moyens naturels suffisants. Il a pu être quelquefois dans les desseins de la Providence de justifier l'innocent par un miracle, mais Dieu ne doit pas ce miracle à l'homme. Les épreuves judiciaires ont eu trop souvent des conséquences fatales; on peut se le représenter aisément en songeant que, dans l'épreuve du feu, lorsque l'accusé était atteint par les flammes, il était considéré comme coupable. L'Eglise a combattu ces prétendus jugements de Dieu. Au siècle même de sainte Richarde, dans plusieurs synodes on s'était élevé hautement contre les épreuves judiciaires; le pape Etienne V les condamna dans une lettre adressée à Luitbert, archevêque de Mayence, en 888. Comment sainte Richarde a-t-elle donc pu se déclarer prête à subir l'épreuve du feu? Ce fut de sa part une résolution extrême, que nous n'hésiterions pas à appeler une présomption, née d'un préjugé de son époque, si l'événement ne nous obligeait de l'appeler une inspiration surnaturelle. Dieu a justifié Richarde, nous nous garderons de la condamner.

Plusieurs historiens ont contesté que l'épreuve du feu ait été réellement subie par l'épouse de Charles-le-Gros; mais la tradition immémoriale d'Andlau a affirmé de la manière la plus constante le jugement de Dieu. Il ne nous en coûte pas d'accepter

ce que l'Alsace catholique d'autrefois nous a religieusement transmis. ¹⁾

Dans l'épreuve du feu, l'accusé devait ordinairement traverser les flammes d'un bûcher, revêtu seulement d'une chemise, qui était quelquefois enduite de cire. Les apprêts du jugement de Dieu étaient saisissants. L'accusé priait et jeûnait pendant plusieurs jours. On suppliait Dieu de rendre témoignage à l'innocent et de châtier le coupable; on avertissait l'accusé de ne pas tenter Dieu s'il était coupable; on le conjurait surtout de ne pas s'approcher, dans ce cas, de l'autel pour recevoir la sainte communion.

C'est dans ces conditions que, d'après la tradition d'Andlau, eut lieu l'épreuve du feu subie par sainte Richarde. L'impératrice portait une chemise enduite de cire. Elle n'était pas moins majestueuse sur le bûcher que sur le trône, la sainteté et l'innocence rayonnaient sur son front, son regard se portait de moment en moment vers le ciel, la prière était sur ses lèvres. Elle passa et repassa dans les flammes du bûcher. Les flammes respectèrent son

¹⁾ Hermann Contract, qui a écrit à Reichenau, au couvent qui recueillit les restes mortels de Charles-le-Gros, parle de l'épreuve du feu subie par sainte Richarde. La tradition a été constante à ce sujet en Alsace. — Les bréviaires de Strasbourg de 1484 et de 1511 croient à l'épreuve. — La tradition du couvent d'Etival est conforme à celle d'Andlau. — Une hymne du XIV^e siècle dit de sainte Richarde : « Victrix stas flamma non usta. » Enfin, le savant Père Stilling, l'auteur de la *Vie de sainte Richarde* dans les Bollandistes, n'hésite pas à admettre l'épreuve.

corps qui était celui d'une sainte ; elles respectèrent même la chemise de cire.

VII.

Richarde renonce au monde et se retire au monastère d'Andlau.

Nous renonçons à décrire la reconnaissance de Richarde, les sentiments qui agitèrent l'âme de l'empereur, la confusion des ennemis de l'impératrice, la joie de tous ceux qui aimaient la justice et l'innocence. Richarde alla épancher son cœur devant Dieu. Que se passa-t-il, à cette heure décisive, entre Dieu et sa fidèle servante ? Les anges seuls le savent. Richarde prit une grande résolution ; sauvée par Dieu, elle crut que désormais elle ne devait plus appartenir qu'à Dieu. La tradition d'Andlau place sur ses lèvres les paroles suivantes que Richarde aurait adressées à l'empereur : « Que Dieu vous garde ! Je suis devenue l'épouse de celui que servent les anges, dont le soleil et la lune admirent la beauté. Je lui serai fidèle, comme je vous ai été fidèle ; il reconnaîtra mieux ma fidélité. Je l'ai vu, l'époux de mon âme, je l'ai aimé, j'ai cru en lui. Je le prie instamment de me donner sa grâce, afin que je puisse mépriser tous les attraits de ce monde. Je me retire dans mon domaine, dans le monastère que j'ai fait construire, et qui a été dédié à saint Pierre ; je vais à Eléon pour servir Jésus-Christ au milieu de mes filles spirituelles. Puisse la sainte

Croix vous protéger! Puisse Dieu pardonner à mes ennemis! »

L'empereur était saisi jusqu'au fond de l'âme. Il n'eut garde cependant de s'opposer au vœu de l'impératrice : elle était désormais deux fois sacrée à ses yeux. La carrière de Charles-le-Gros, était du reste, près de se clore. Il fut définitivement déposé par les grands de l'empire. Il considéra ses revers comme un juste châtiment de Dieu, s'y résigna chrétiennement, et mourut en 888, purifié par le repentir, consolé par l'espérance. Les prières de Richarde, qui n'avaient pu lui épargner de grands malheurs pendant la vie, contribuèrent à lui obtenir cette mort édifiante.

Richarde quitta la cour et toutes les grandeurs de la terre en 887. Elle alla d'abord à Hohenbourg se mettre sous la protection de sainte Odile. De Hohenbourg elle se rendit à Eléon, comme elle avait fait huit années auparavant, après avoir eu la vision mystérieuse qui l'appela à fonder son monastère. Maintenant il n'y avait plus de mystère, le secret de la Providence s'était dévoilé, et Richarde bénissait les voies de la sagesse et de la miséricorde infinies de Dieu.

Nous laissons à penser la joie des religieuses d'Eléon quand l'impératrice vint pour achever sa course terrestre au milieu d'elles. Si elles avaient pu prêter l'oreille aux voix nombreuses du dehors, leur joie eut été bien tempérée par le regret universel dont l'écho traversa l'Alsace et l'empire. Ce regret était

mêlé d'admiration ; car, malgré ses âpres passions, le temps de sainte Richarde savait admirer de grands et nobles exemples.

VIII.

Richarde au monastère d'Andlau.

Le calme de l'âme de Richarde fut-il aussitôt complet à l'ombre du monastère d'Eléon ? Quand on s'agenouille aujourd'hui à l'ancienne église abbatiale d'Andlau, et qu'on visite ensuite les lieux compris autrefois dans l'enceinte de l'abbaye, l'ombre de Richarde se dresse, douce et majestueuse, devant l'imagination. On devine les contours d'un cloître qui n'est plus ; on se représente la sainte marchant d'un pas lent dans ce cloître : sa pensée monte vers le ciel et quelquefois se porte au-delà du cloître et de l'enceinte du monastère, à la cour, dans les réunions où se décident les destinées de l'empire ; la pensée de la sainte devient alors une inquiétude, une prière, jamais un regret.

Cependant tout trouble cessa peu à peu dans l'âme de Richarde ; une paix, qu'elle n'avait jamais connue si douce, vint remplir son cœur. La sainte chanta elle-même cette paix dans cette belle strophe dans laquelle se reflète son âme tout entière :

„Inveni portum, mundi perpessa procellas,
Et requiem votis mente capesso meis.

Despectis mundi regnis, coelestia curans
Perrexi ad tutum divite mente scopum." 1)

D'autres strophes, tracées par Richarde, sont devenues la proie du temps. C'est dans la crypte de l'église d'Andlau que le souvenir de la sainte se présente surtout puissamment. C'est là que se rendait Richarde à ces heures où l'âme des saints converse dès cette vie avec le Ciel. On voudrait demander aux vieilles colonnes de la crypte ce qu'elles virent et ce qu'elles entendirent. La tradition d'Andlau parle d'apparitions célestes, de visions où la Mère de Dieu vint réjouir le cœur de celle qui la vénérât avec une incomparable tendresse.

Après sa retraite, Richarde passa encore quelques années à Eléon. Elle voulut de sa propre main consigner les devoirs de l'abbesse de son monastère. Ce document nous révèle la sainte qui a souffert, qui s'est dévouée, qui est toute pénétrée de l'amour de Dieu et du prochain, et qui chérit profondément son monastère.

Voici les textes de l'Écriture qui servent d'introduction: « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, porte sa croix et me

1) J'ai connu la tempête;
J'ai retrouvé le port.
Je bénis la retraite
Où la paix est mon sort.

Adieu, royaume, empire....
Ma barque est en lieu sûr;
Et le beau ciel m'attire
Vers un bonheur plus pur.

suive. — Si quelqu'un me sert, qu'il me suive, et où je suis, là aussi sera mon serviteur. — Quiconque ne renonce point à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple. »

Richarde veut « que l'abbesse d'Eléon n'agisse pas autrement que selon l'enseignement de l'Évangile et des saints Pères ; qu'elle mette sa confiance en Dieu, et ne prenne conseil que de ceux qui craignent le Seigneur ; qu'elle ne suive pas sa propre volonté et ne consulte que le bien du monastère ; qu'elle n'ait pas de privilège et qu'elle partage la vie des autres religieuses ; qu'elle ne permette à personne, pas même à ses proches parents, de franchir la clôture du couvent ; qu'elle soit l'exemple et comme le miroir des autres. »

Les statuts n'oublient ni les œuvres de miséricorde, ni les devoirs de l'hospitalité, toujours sacrés dans les monastères.

Les statuts offrent enfin les plus touchantes supplications. Richarde demande à Dieu, qui l'a inspirée dans la fondation de son œuvre, de lui donner la grâce de pouvoir tout régler et ordonner pour le mieux avant de mourir. L'humble fondatrice n'attribue rien à ses propres mérites ; elle rapporte tout à celui qui a dit : « Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. »

Un trait de sainte amitié et un grand acte de piété filiale sont les derniers faits que signale la tradition d'Andlau dans la vie de Richarde. Une amie de la sainte, religieuse à Hohenbourg, ayant

été appelée à Dieu, l'impératrice la fit enterrer à l'église abbatiale d'Eléon, afin que, les âmes des deux servantes de Dieu restant unies, leurs corps ne fussent pas séparés. Puis Richarde fit aussi amener de Hohenbourg à Eléon les restes mortels de son père et de sa mère. Pour mieux se détacher du monde, la sainte semblait vouloir vivre de préférence avec les morts.

IX.

*Mort de Richarde. Sa canonisation par
saint Léon IX.*

Les derniers vœux de Richarde étaient accomplis. Elle comprit que le terme de son pèlerinage terrestre était proche. La tradition d'Andlau raconte la mort admirablement douce de Richarde. Une croix qui renfermait une parcelle de la vraie croix, était posée sur son cœur. L'auguste malade fit des efforts pour réciter le Miserere, la prière des pénitents — car, bien qu'elle fût une sainte, elle se considérait comme une pécheresse. Elle reçut ensuite les derniers sacrements avec l'amour et la confiance des prédestinés. Toutes les religieuses d'Eléon voulaient voir mourir une sainte ; elles étaient à genoux, et leurs regards mouillés de larmes ne se détournèrent plus de leur mère, qu'elles virent lentement s'endormir en Dieu.

Richarde mourut le 18 septembre ¹⁾ 894 ou 896. Ses funérailles furent autant un jour de sainte jubilation qu'un jour de deuil, car personne ne doutait qu'elle ne fût au nombre des bienheureux. Bientôt Dieu glorifia sa servante par des miracles, qui sont relatés par la tradition d'Andlau et qui devinrent de plus en plus nombreux.

Richarde après sa mort fut ainsi la gloire d'Eléon plus encore qu'elle ne l'avait été pendant sa vie. En 1049, le grand pape saint Léon IX, qui appartenait comme Richarde à l'antique famille des ducs d'Alsace, vint à Andlau, à son retour du synode de Mayence, attiré par sa vénération pour Richarde et par son amour pour les sanctuaires élevés par les siens. Il consacra la nouvelle église abbatiale, due à l'abbesse Mathilde; puis il ordonna la translation solennelle des reliques de sainte Richarde. Deux évêques portaient les reliques, que suivirent en grand nombre d'autres prélats tenant dans les mains les cierges symboliques. Saint Léon, revêtu des insignes pontificaux, fermait l'imposant cortège: il était radieux de ce glorieux triomphe de la sainteté, auquel prenait part une foule innombrable de fidèles. Eléon put tressaillir de joie.

D'après la tradition d'Andlau, Léon, dans un pieux enthousiasme, composa lui-même l'office de

¹⁾ C'est le 18 septembre que le diocèse de Strasbourg célèbre la fête de sainte Richarde.

sainte Richarde. Citons la pieuse oraison de cet office.

« O Christ, qui aimez la pureté et qui en êtes l'auteur, vous avez choisi pour votre épouse chérie la bienheureuse Richarde et vous lui avez conservé l'intégrité de sa chasteté; donnez-nous, par son intercession, d'obtenir le secours de votre grâce et de nous fortifier, à son exemple, dans l'amour de la vertu de pureté. »

Le monastère d'Eléon n'existe plus depuis près d'un siècle, mais les restes précieux de sa fondatrice sont toujours vénérés, et sa mémoire est toujours bénie. La ville d'Andlau, en répondant naguère à l'appel d'un prêtre généreux et en restaurant magnifiquement l'église abbatiale, a payé un noble tribut à la mémoire de Richarde. Andlau possède une autre preuve de sa confiante vénération pour sa patronne; ce sont les litanies de la sainte, récitées de temps immémorial. Les litanies sont une expression si belle, si poétique, si enthousiaste de la piété! Or, dans les litanies de sainte Richarde, on invoque celle-ci comme *la gloire des princes et des rois, l'honneur de la noblesse, un ornement de l'Alsace, la mère des pauvres, une fondatrice de maisons de Dieu, l'amante de la Croix, le modèle de ceux qui pardonnent.* On prie Dieu *par le cri de douleur que proféra sa fidèle servante quand sa pureté virginale fut suspectée; on prie encore par la patience de la sainte, par sa douceur, par son humble confiance au milieu des flammes, enfin,*

par les ferventes supplications qu'elle adressait à la *Mère de Dieu* dans le silence de la crypte. — Re-
mercions nos pères, à qui leur tendre piété a inspiré
ces belles litanies, d'avoir si bien compris sainte
Richarde, la *chère patronne d'Andlau*.



O+